

la gorge serrée

- rapport sur les conditions et
le déroulement de la manifestation
du 9 mars à Paris -



Salvador Puig Antich
garrotté à Barcelone
le 2 mars 1974

Huit jours après que la dangereuse existence de Salvador Puig Antich ait été écrasée sous le garrot, alors que les journaux staliniens parlaient maintenant d'autres sangs et d'autres larmes pendant qu'un peu partout en Europe des rages sans conséquence s'attaquaient à tout ce qui pouvait représenter l'Etat espagnol, il revenait aux gauchistes de jouer le rôle qui leur est dévolu dans la représentation du mensonge en appelant à une protestation de rue; et, quoique sachant les dangers de ce jeu, ils se trouvaient contraints de l'accepter; on voyait à côté de ces gens quelques variantes anarchistes: des exilés d'Espagne, de vagues Fronts, et la bolchévisante O.R.A; tout ce beau monde était allé demander aux autorités de l'Etat français la faveur de gesticuler deux heures dans la rue La Fayette. Et lesdites autorités, connaissant de longue main leurs démocratiques complices, leur avaient accordé un bout de promenade.

A l'heure dite, le 9 mars, ces bureaucrates se rassemblèrent donc entre la gare Saint-Lazare et la place Estienne d'Orves, moins toutefois les malheureux membres du P.S.U, arrivant des banlieues de l'histoire, où ils croupissent, à Saint-Lazare, qui se firent confisquer comme de mauvais galopins banderoles et drapeaux par la flicaille, et durent se rembarquer vers leurs suburbaine misère... En tête allait la petite F.R.A.P, antifasciste et patriote à ce que nous en apprennent ses initiales, mais qui connut le curieux avatar de devenir, dans l'Aurore du 11 mars: front révolutionnaire anarchiste populaire (on conviendra qu'il s'agit pour ce journal d'une falsification de routine) sous le drapeau républicain espagnol, ils scandaient sérieusement : "République populaire!". Derrière ces macistes marchaient en ordre dispersé sous des drapeaux noirs ceux qui ne pouvaient pas faire autrement et ceux qui en avaient l'habitude; et enfin, sous une puissante fronde de drapeaux rouges, avec une banderole qui ne permettait certes pas la moindre confusion, et une gueule qui v aidait bien, s'avançaient en brillant les porcs de l'A.J.S; on put ainsi apprendre qu'ils vengeraient Puig Antich, et jamais l'indécence n'a été aussi loin.

Rue de Châteaudun, une débile petite provocation fasciste est bousculée. Les chacals aboient, la caravane avance, et débouche dans la rue La Fayette, ce chef-d'oeuvre de l'urbaniste-policier baron Haussmann. Là se trouve, à main droite, une boutique très digne et très ancienne, l'armurerie Foury devant laquelle aucun révolutionnaire un peu instruit ne peut passer sans réveiller en sa mémoire le souvenir de Jules Bonnot et de ses camarades, dont une partie de l'armement provenait de cette maison; fait exceptionnel et remarquable dans une manifestation de rue, la vitrine est brisée et deux fusils de chasse sont pris sur les râteliers; immédiatement la crapule, ceux pour qui il y aura toujours un

ordre à défendre, s'oppose physiquement à cette initiative exemplaire, réussit à reprendre l'une des armes, et, dans le feu de l'action, au lieu de la reporter à son légitime propriétaire, comme on eut pu s'y attendre, elle laisse éclater sa rage apeurée en rendant cette arme inutilisable. N'étant pas à ce moment assez près d'eux pour leur taper sur la gueule, nous ne savons pas exactement qui a fait cela; mais nous savons bien au nom de quoi. Il y eut ensuite un temps de flottement devant la vitrine brisée, qu'un autre coup de pied ne parvint malheureusement pas à foutre en l'air, pendant qu'à l'intérieur l'armurier, dans sa fonction défendue par tous les gauchistes de petit commerçant, saisissait un flingue et qu'un autre individu photographiait tous les lèche-vitrine. A ce moment il n'y avait plus de Service d'Ordre à proprement parler devant les rateliers, tout au plus des imbeciles à qui échappe le mouvement de l'histoire.

Dans le style éculé à quoi la pauvreté de leur existence et de leurs projets les condamne, les staliniens relatant l'affaire dans l'Humanité du 11 mars disent qu'il serait intéressant de savoir si, parmi eux (les assaillants de l'armurerie), ne se trouvaient pas un ou plusieurs "policiers déguisés"..." (pour ces canailles, l'attaque d'une armurerie est une sorte de carnaval, de fête du Mardi-Gras, un déguisement de l'histoire; pour eux, il n'est de vraie bataille qu'électorale); nous pouvons leur répondre, outre le fait qu'eux sont à coup sûr des policiers sans masques, et depuis bien longtemps, que cette action, et toutes celles qui suivirent, ne fait qu'inaugurer une époque qui va devenir de plus en plus dangereuse pour toutes les sortes de mascarades à quoi ils s'essayaient pesamment, avec tous les défenseurs du vieux monde, provocateurs, psychiatres ou tortionnaires.

Cet incident permet de mieux comprendre la dynamique ultérieure de la manifestation: ~~ce Service d'Ordre était trop peu nombreux~~ (peut-être la mauvaise conscience de quelques-uns, anarchistes abusés, contribua-t-elle encore à le faire fondre sur place) et en conséquence, il devait se porter constamment à l'avant du cortège, afin de museler un déferlement qui n'était que trop prévisible. On monta jusqu'à la hauteur de la gare du Nord sans autres incidents notables; outre les incantations des groupuscules, le seul slogan intelligent et poétique qui fut prononcé alors: "Ouais, Franco, plus haut que Carrero!" montrait que nombreux étaient ceux pour qui s'égosiller à propos du supplice d'un camarade était au moins inutile.

A l'angle des rues La Fayette et de l'Aqueduc, le Service d'Ordre, peut-être parce que la Préfecture de Police avait demandé la dispersion à la gare de l'Est (selon "Libération" du 11 mars), peut-être pour isoler ceux qui les avaient déjà débordés, fort d'une seule rangée d'encadreurs, bloqua un moment la progression, en se refusant à donner la moindre explication à son attitude; il fallut donc frapper ces gens, et la manifestation parvint en grand désordre place Stalingrad.

Les malheureux cretins de l'A.J.S, qui n'avaient pas l'habitude d'une marche aussi aheurtée (le une-deux une-deux leur va si bien!) étaient restés groupés comme un seul homme à quelques centaines de mètres; dans ce no man's land trotskyste on vit même s'agiter quelques résidus de la Ligue Communiste qui helaient des camarades de Parti manifestation rares, afin de se disperser ensemble (l'appel du 21 juin 1973 ne leur a décidément pas réussi...) Tandis que les gens du F.R.A.F, de Front Rouge, etc ... avaient déjà disparu et qu'une certaine hésitation se manifestait sur l'attitude qu'il convenait de prendre du fait de la lourde présence de quelques forces de police autour de la place, les militants de l'A.J.S, sous la conduite vaillante et subtile de leurs chefs, s'avancèrent en chantant des hymnes de l'Armée Rouge, leurs oriflammes et leurs sigles hauts levés et c'était grand, sobre et beau cette force

tranquille de l'Organisation, qui allait d'un pas ferme entre deux barrages de flics jusqu'à sa camionnette où on plia sans les froisser bannières et banderoles, soigneusement, vieillotement, dont ils risquent pourtant, eux aussi, d'avoir de moins en moins besoin. Et les volées de cailloux sur leur véhicule, et les coups de chaîne à travers la gueule auront peut-être servis à faire entrer d'une façon quasiment matérielle dans ces crânes vides non pas quelques idées, ça va de soi, mais au moins quelques informations sur l'époque.

Cependant, ceux qui souhaitent révéler à cette époque sa vérité historique inconnue déferlèrent dans l'avenue Jean Jaurés, que n'obstruait aucune force policière. Les vitres d'une agence de Citroën, dont l'organisation fasciste de la dictature salariale est bien connue, volèrent en éclats, et un peu plus loin celles de la B.N.P, au coin de la rue Eurvale Dehaynin; et, alors que les habitants de cet immeuble bourgeois s'informaient de leurs blacons, la banque commença à flamber: c'était beau - comme ces cars de flics incendies place Armand-Carrel, après que les policiers du commissariat, d'abord rigolards, se furent réfugiés dans leurs locaux ("L'Aurore" toutefois les rend à l'estime de leur quartier en montrant une demi-douzaine en train d'éteindre leur matériel quelque temps plus tard). Avant cela, c'est avec le sourire de satisfaction qu'une publicité de la Société Générale veut voir sur les lèvres de tous ses clients qu'une agence de ce gang avait été dévastée. Au coin de la rue Manin, en face des Buttes-Chaumont, une vitrine du Crédit Lyonnais refusa de céder à un gros pavé comme sous un manche de pioche, qui se cassa.

Depuis la place Stalingrad, c'est comme une tornade que notre progression, très rapide, se poursuit. Nous sommes extrêmement éparpillés; c'est une débandade dans le bon sens (celui de l'historien assurément) qui a lieu, quoique stratégiquement fort dangereuse; nous n'occupons que les trottoirs, le plus souvent d'un seul côté, et il serait aisé à des forces motorisées de nous rejoindre; c'est pourquoi on renverse un certain nombre de bidons de gravats dans la rue Manin pour retarder un peu une telle intervention. Au passage, une "mission Évangélique" est lapidée au milieu des blasphèmes.

Lorsque nous arrivons au métro Pyrénées, une pharmacie panse ses plaies; la blessure la plus grave paraît avoir été portée au tiroir-caisse; et certains imbeciles s'attardent à discourir là sur les malheurs des petits commerçants! Alors que le rachat pharmaceutique est, après celui des banques, le plus pur de tous. Quant à l'argent, il fut joué et perdu, paraît-il, le même soir au poker...

Le reporter du "Monde" avait dû s'arrêter de courir depuis un certain temps déjà car, dans son article du lendemain (édition datée 12 mars), s'il relate l'affaire de la pharmacie, il ne signale pas le délabrement des vitrines de deux autres succursales bancaires au moins, dont l'une notamment a été accompagnée d'un beau saccage. Puis, tandis qu'une partie d'entre nous s'engouffrait, d'ailleurs imprudemment, dans la station de métro Pyrénées, où les traces de leur passage furent lisibles, les autres se dispersèrent dans les petites rues avoisinantes.

C'est une malhonnêteté que nous dénonçons de dire, comme le fait "L'Aurore", que nous étions pendant ce temps pourchassés par la flicaille - qui est apparemment restée en barrages autour de la place Stalingrad. C'est d'ailleurs son inactivité seule qui peut expliquer qu'il n'y ait eu que trois arrestations, et dans des circonstances que nous ignorons, alors que la tactique développée dans l'attaque était très dangereuse. Le jeune Chirac, nouveau ministre de l'Intérieur, n'a certes pas l'expérience de cette vieille

ordure de Marcellin, lequel, après des années de lutte contre la peste rouge et le péril jaune, combat maintenant pied à pied la fièvre aphteuse en Bretagne; et les responsables réels de la flicaille, les nommes Lenoir, au passe si inqualifiable, et Somveille, abruti moins évidemment couvert de sang, étaient à ce moment sur le point d'être limogés. On doit cependant considérer que la rapidité de l'action (moins d'une heure entre le début et la fin des saccages) et l'absence de direction prévisible de la colonne n'était pas pour favoriser la tâche des forces ennemies, dans un quartier qui n'est pas, comme le Quartier Latin par exemple, couvert de cameras installées en des endroits choisis.

La relation de ces faits visait à corriger quelques mensonges et quelques erreurs, comme à livrer la vérité de nos actes à une large publicité: aussi n'est-il pas indifférent de noter que parmi les dénégations officielles des politiciens, ce sont cette fois l'ombre de la Ligue Communiste et le vieux spectre usé de la Fédération Anarchiste qui poussèrent au plus loin le mensonge: tandis que les subtils idéologues de la rue Ternaux se demandent s'il convient de mettre en cause le neo-nazisme, la police ou encore notre débilite historique, pour les crapules de "Rouge" tout est clair puisqu'on nous vit "sortant ostensiblement des rangs des C.R.S" (communiqué de presse rapporté dans "Le Monde" du 12 mars); pour cette fois au moins les calomnies staliniennes sont plus modestes; on parle d'abord de "quelques dizaines de provocateurs anarchistes et gauchistes" qui se trouvent en fin d'article être "à la solde" du pouvoir; ici l'inflation de l'idéologie dépasse celle de la monnaie!

Quant à la diversion bureaucratique-journalistique sur la destruction de quelques vitrines de banque, qui met contre toute raison (~~sauf les siennes~~) ces faits en relation avec les grèves actuelles des employés de ces bouges, elle trouve sans peine dans "Liberation" un "militant anarchiste du Crédit Lyonnais" prêt à la cautionner - comme en d'autres temps l'A.J.S en avait trouvé un autre pour la soutenir lorsqu'à Grenoble elle aidait la police militaire à retrouver quelques déserteurs bien gênants.

Tous les moments essentiels de cette manifestation ont été fixés sur pellicules par les quelques dizaines de photographes qui se trouvaient là. Ainsi toutes les circonstances à propos desquelles une répression judiciaire ultérieure n'est pas exclue ont là un support matériel qui compromet directement la sécurité de plusieurs révolutionnaires (les documents photographiques du "Journal du Dimanche" sont démonstratifs à cet égard). Disons donc encore une fois à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font - ou qui le savent trop bien - que tout appareil utilisé dans des situations aussi dangereuses court le plus grand risque d'être démolí dorénavant, et son utilisateur malmène s'il proteste.

Il n'y a pas lieu d'accepter non plus la pauvre excuse des photosouvenir; nous nous battons pour un monde où la richesse permanente de la vie n'aura pas à se souvenir de quelques moments bien vivants seulement, parce qu'ils le seront tous, et n'aura pas nécessairement besoin, comme aujourd'hui, d'empreintes photographiques généralement odieuses pour raviver sa mémoire. Notre projet est justement de briser toutes les médiations et d'abolir ce monde du souvenir de la vie, qui nous est volée presque à chaque instant.

Si le gauchisme, comme d'ailleurs toute fraction de la vieille politique, a toujours aimé battre le cadavre d'un des siens quand il était chaud, cette fois le cadavre lui a brûlé les mains, parce que Puig Antich travaillait ardemment à la subversion de toutes

les conditions existantes, à la destruction de toutes les mystifications, à la démonstration théorique et pratique de la fonction contre-révolutionnaire de tous les agents politiques et syndicaux du pouvoir du Capital, et que cela n'a finalement pas pu être dissimulé, en dépit des efforts de "Révolution Internationale" et de bien d'autres.

On ne saurait cependant déduire du débordement révolutionnaire du 9 mars (qui s'est poursuivi tard dans la soirée au Quartier Latin et ailleurs) qu'il constitue purement et simplement le permis d'inhaler du gauchisme (comme certains, soucieux de moderniser leur terminologie, voudraient le faire croire) parce que d'abord nous n'étions pas si nombreux; parce qu'ensuite les gauchistes savaient bien, malgré les obligations de leur rôle, que cette histoire n'était pas bonne pour eux et qu'ils s'y étaient engagés avec prudence; c'est la faiblesse de leur dispositif policier ce jour-là qui rendait leur débordement inévitable, même par un fort petit nombre d'individus déterminés. Sans l'articulet: "Charognards de tous poils..." paru sur la dernière page de "Liberation du 11 mars, ce journal, ni "Le Monde" ne se seraient sans doute interrogés, suivant leur comique particulier, sur le contenu historique de ces excès, somme toute fréquents lorsque se terminent les manifestations. Mais le présent mouvement historique, dont même "Liberation" ne peut plus guère cacher l'existence, les buts et les tendances explique à son tour la parution instructive de cet article, et qu'il puisse être longuement commenté dans "Le Monde" du même jour.

~~La décomposition du gauchisme en France ne commence pas avec cet événement, cependant remarquable; elle a commencé voici déjà quelques années, et, en réalité, dès le 11 mai 1968, lorsque ressurgit visiblement, contre tous les tenants du vieux monde, la possibilité révolutionnaire. Et si diverses pestilences gauchistes ont pu connaître un relatif développement après mai, ce ne fut que comme produit d'un moment dont l'apparente confusion, liée à une si longue absence pratique de la nécessité de subvertir toutes les conditions existantes, n'a pas été suffisamment comprise sous les multiples aspects que le mouvement avait éclairé trop fugitivement, à l'abri de laquelle toutes les mystifications idéologiques demeuraient brièvement possibles.~~

Produit des révolutions avortées, le gauchisme (qu'il s'agisse de ses tendances trotskystes ou maoïstes) naît et grandit sur leur échec, et d'autant plus aisément que sa critique reste extérieure. Les difficultés qu'ont connu les fractions maoïstes et qui ont mené, sauf quelques vestiges caractéristiques inimportants, à sa disparition venaient essentiellement de ce qu'en Chine c'était l'échec de la révolution qui était au pouvoir, qu'il convenait de présenter contradictoirement comme réussite et comme recette ailleurs, ce pour quoi on manquait de dialecticiens (et elles se trouvaient encore renforcées par le fait que les solides staliniens de "gauche" dont le maoïsme aurait eu besoin étaient déjà enrégimentés depuis fort longtemps, et pour beaucoup définitivement, "à droite" dans le P.C; bref il était trop tard; la réécriture sinisée du stalinisme ne séduisit que quelques stupides étudiants et une frange de la misérable et peuplée petite-bourgeoisie intellectuelle, qui se distrairait ainsi de son service quotidien dans l'idéologie démocratique-marchande).

Le gauchisme est l'organisation de la mystification quant au projet

révolutionnaire, que l'ensemble des moyens de production d'un monde qu'il ne comprend pas a ramené partout; chaque progrès de la vérité révolutionnaire l'affaiblit et le condamne à outrer en conséquence ses mensonges; sa décomposition se poursuit et s'accélère donc au rythme que l'évolution des conditions dominantes, et de la conscience de ces conditions, c'est-à-dire la volonté de les ruiner, lui impose. Le gauchisme s'effondre, comme un mauvais rêve, dans le réveil de la révolution.



Mai nous a appris que nous avions tout un monde à gagner, que nous venions de perdre, mais d'une façon si instructive qu'elle n'a peut-être pas son pareil dans l'histoire; il fallait se faire à cette idée, et transformer nos idées et leur expression pratique en conséquence. Aujourd'hui la fraction déjà ouvertement révolutionnaire commence à se connaître, à se compter, à se communiquer ses rêves et ses ambitions. Elle va avoir à répondre devant elle-même, au nom de notre projet historique concret, de la mort de Salvador Puig Antich; elle devra apprendre à ne plus se contenter de symboles pour payer le prix de notre sang, mais à répondre au crime par celui qui les contient tous.

Paris, le 15 mars 1974.

